

Patrice Canette : «Malraux “l’ami génial” de Charles de Gaulle», *Pèlerin*, 21 novembre 1986, n° 5425, p. 6-8.

Le 23 novembre 1976, mourrait André Malraux, écrivain, artiste, aventurier, combattant de la guerre d’Espagne, résistant, ministre, prophète et visionnaire. Avec Jean Lacouture, auteur d’une biographie intitulée *André Malraux. Une vie dans le siècle* et d’un monumental *De Gaulle*¹ voici racontée la rencontre Malraux-de-Gaulle.

P. Canette — Quand diable, Jean Lacouture, Malraux et de Gaulle, ces deux hommes venus d’univers culturels si éloignés, si antinomiques, se sont-ils rencontrés pour la première fois ?

J. Lacouture — De Gaulle connaissait Malraux avant même que Malraux ne connaisse de Gaulle. Le commandant, puis colonel de Gaulle, officier influent, prestigieux mais inconnu du grand public, avait lu Malraux, *La Condition humaine*, qui l’avait impressionné, *Les Conquérants*, *La voie royale*... Malraux écrivain célèbre n’avait pas lu une ligne de Charles de Gaulle avant la guerre. Il en entendra parler pour la première fois quand il sera prisonnier après la défaite. A cette époque donc, l’admiration va du général vers l’écrivain. De Gaulle – il le dira à Alger en 1943 à Gaston Palewski – tient Malraux pour l’un des trois grands écrivains français de la dernière génération. Mauriac et Bernanos sont les deux autres.

Alors, quand se sont-ils rencontrés pour la première fois ? Si l’on en croit une histoire qui va bien à de Gaulle et Malraux, ces «faiseurs de mythes», le colonel de Gaulle et l’écrivain prix Goncourt Malraux auraient assisté côte à côte, en 1936, à la présentation sur triple écran de l’extraordinaire *Napoléon* d’Abel Gance, et tous deux se seraient levés pour acclamer ensemble le film ! Peut-être. Qui sait. Mais le tête-à-tête décisif, le tête-à-tête qui a provoqué l’alliance, il faut le situer au début d’août 1945. Malraux s’est trouvé introduit dans le bureau de Charles de Gaulle à l’issue d’une

¹ *De Gaulle*, par Jean Lacouture. Trois volumes aux éditions du Seuil.

intrigue pirandellienne. «Malraux souhaite vous rencontrer», «le général vous fait demander au nom de la France» : de Gaulle n'avait jamais appelé Malraux mais fut flatté, curieux de rencontrer le grand écrivain qui se battait à la tête de la brigade Alsace-Lorraine; Malraux fut étonné. «Pas trop. J'ai tendance à me croire utile», écrivait-il. Malraux, l'homme de 1935-1936, Malraux le compagnon de route du parti communiste, Malraux l'internationaliste, le patron de l'escadrille Espana, avait rejoint, il est vrai, un maquis gaulliste, avait formé une unité dont les thèmes mobilisateurs sont d'abord ceux de la reconquête du sol national; et quand il avait fait sa «rentrée» politique au Congrès du MLN (Mouvement de libération nationale), ce fut pour faire barrage à une politique communiste, au nom de l'indépendance nationale...

P. Canette — Alors, foudroyé, subjugué Malraux ?

J. Lacouture — Pas encore. Il médite d'abord sur celui qui vient moins de le recevoir que de l'écouter. Il admire, juge, non sans jouer «à fond» le jeu de la participation aux responsabilités du pouvoir, quand il est appelé au cabinet du général. En somme, à ce moment-là, Malraux n'est pas subjugué, pas plus en tout cas que l'ont été auparavant Gide ou Bernanos. Et bien moins que François Mauriac. Quand de Gaulle, après avoir donné sa démission, est chargé par la Chambre de former un gouvernement tripartite (MRP, SFIO, PCF), Malraux devient ministre de l'Information. Il devient porte-parole du général dans un gouvernement qui est très à gauche. Et là, oui, il fait allégeance à de Gaulle. Pourquoi ? Trois formules de lui ou reprises par lui sont d'assez bonnes clefs pour comprendre le Malraux d'après-guerre : «l'aventure n'existe plus qu'au niveau des gouvernements», «il est trop tard pour agir sur les choses, il faut agir sur quelqu'un», «être grand, c'est soutenir une querelle».

De Gaulle, parce que nul ralliement à sa cause ne peut le toucher davantage, accepte avec élan ce compagnon venu de l'extrême gauche, ce grand artiste, ce personnage symbolique qui, après avoir défié Hitler, défie maintenant Staline. Malraux va être ministre deux mois. Il va s'adjoindre Raymond Aron et Jacques Chaban-Delmas, et son ministère va devenir, en quelque sorte, l'ébauche de son futur ministère des Affaires culturelles... Même si c'est la politique qui occupe surtout le ministre.

P. Canette — Nous voici transportés treize ans plus tard. Entre-temps, il y a le RPF, le voici «compagnon» puis, quand le mouvement se disloque et que de Gaulle dresse un constat d'échec, le voici libre d'écrire à loisir. Pendant la traversée du désert, il n'est pas séparé de Charles de Gaulle à qui il rend visite... Enfin, en 1958, voici revenir l'ancien militant anticolonialiste... Avec le retour au pouvoir de Charles de Gaulle, Malraux se retrouve ministre pour la deuxième fois, ministre des Affaires culturelles.

J. Lacouture — Il siège à droite du général qui dit dans *Les mémoires d'espoir* toute l'estime, l'amitié qu'il lui porte. Durant ces dix ans et en dépit des épreuves, la mort de ses deux fils, une longue maladie, la séparation d'avec sa seconde femme, Malraux va édifier ces «cathédrales» de la culture que sont les Maisons de la culture, mettre en train l'inventaire des monuments et richesses artistiques de la France, etc. Ce ne fut pas une aventure médiocre. Au nom de la République, il va aussi prononcer de très importants discours : pour les obsèques de Braque et de Le Corbusier, pour le transfert des cendres de Jean Moulin au Panthéon...

P. Canette — De Gaulle meurt le 9 novembre 1970. Malraux, que vous montrez dans le troisième et dernier tome de votre De Gaulle surgissant hagard, mèche en berne, tâtonnant comme un prophète aveugle, dans la petite église de Colombey, s'éteint, lui, le 23 novembre 1976. Six années durant, Malraux va vivre sans l'homme auquel il s'est délibérément attaché. De quoi furent faites ces années-là ?

J. Lacouture — La disparition de Charles de Gaulle aurait pu faire d'André Malraux un simple survivant. «Voici fini le temps de cet homme et le mien», devait-il dire un an plus tard devant un écran de télé. Pourtant, *La métamorphose des dieux* et *Les Antimémoires* restent des livres à achever et Malraux travaille dans la grande maison des Vilmorin, à Verrières-le-Buisson, dans le salon bleu de la femme d'esprit disparue dont il veut rester proche. Pourtant aussi il va signer aux côtés de Sartre et de Mauriac une demande de libération pour Régis Debray, emprisonné en Bolivie. «Parce que le monde occidental actuel est plein de gens qui passent leur temps à tenir des discours et qui n'en tirent jamais les conséquences. Debray, lui, a essayé de tirer de son mieux les

conséquences de ce qu'il pensait. Debray a été dans l'ordre, disons, de la responsabilité». Bravo ! confia Malraux à un journaliste qui, lui demandant s'il aurait fait la même chose s'il avait eu l'âge de Debray, se vit répondre : «Je l'ai fait !».

Et puis, il y a eu le Bangladesh. Un peuple d'Asie colonisé cette fois par d'autres Asiatiques se soulève. Pour des raisons stratégiques, pour des raisons de vente d'armes, tout le monde se tait. Malraux, pathétique, fait savoir qu'il est prêt à partir pour le Bengale oriental aux côtés du peuple crucifié. Le Pakistan va accepter l'émancipation du Bangladesh. Malraux va devoir renoncer à la mort de l'aventurier, à la mort du héros. Entre-temps, parce qu'il jugeait les Etats-Unis indirectement responsables de la situation au Bangladesh, il avait écrit à Nixon. Et celui-ci, à la veille de partir pour Pékin rencontrer Mao, fait appel à lui comme «expert» des questions chinoises.

Peu avant, Malraux avait rencontré deux producteurs de télévision qui lui avaient inspiré confiance. Françoise Verny et Claude Santelli. «Si on faisait un grand truc ensemble ? Je me mets là et je dis tout... des Antimémoires parlées...» On va enregistrer des heures et des heures, parler de Michelet, de Trotski, de Mao... de Nietzsche, de Staline, de Gorki, du temps du colonel Berger et des maquis, de Dieu. Malraux va dire qu'aux problèmes du monde d'aujourd'hui il ne lui semble plus possible, lui l'agnostique mais non athée, de trouver d'autres réponses que religieuses.

Neuf émissions de cinquante minutes vont être diffusées, groupées sous le titre hugolien de *La Légende du siècle*. Passé le projet de mort épique au Bangladesh, passé le rôle de conseiller extraordinaire auprès de Nixon, passé ce dialogue avec la multitude muette des citoyens, que lui reste-t-il à faire, à dire ? Ce qu'il disait à un ami à propos du de Gaulle *Des Chênes qu'on abat* semble valoir pour lui. «Il lui restait la méditation sur le passé qui est toujours plus ou moins une méditation sur la mort; non pas le trépas, bien sûr, la mort comme problème métaphysique. Il était en face du passé; écrire ses mémoires, c'est vivre six heures par jour avec le passé. Ce que j'ai appris à ses côtés, à savoir que la pensée est quelque chose qui sert à décider de l'avenir, avait disparu.»

P. Canette — Les Chênes qu'on abat parurent en 1971, en avance sur le tome II des Antimémoires dont il ne devait être qu'un chapitre. Vous avez dit, écrit que ce

pluriel et ce petit livre donnaient peut-être la clef du rapport de Gaulle-Malraux. Expliquez-nous cela.

J. Lacouture — Ce pluriel choisi par Hugo dans un poème pour la mort de Théophile Gautier, puis après lui par Malraux, en dit long. Malraux a voulu ce pluriel parce qu'il l'associe de plain-pied au destin du souverain foudroyé. Et le dialogue, la haute méditation dans l'antichambre de la mort qu'il «rapporte» est noué de telle façon qu'il est souvent impossible de savoir qui parle. Où commence la voix de Charles de Gaulle, de l'hôte qui a prolongé l'action par l'écriture et celle du visiteur, de Malraux qui a enrichi l'écriture par l'action ? Où commence la voix de l'homme qui a fait croire à la France qu'elle s'était libérée elle-même en 1945 et celle de l'homme qui avait fait croire à Trotski qu'il avait été, lui, Malraux, l'un des pionniers de la révolution chinoise ?

Il y a dans *Les Chênes qu'on abat* une sorte de pas de deux historique où l'un donne l'impulsion et l'autre l'envol. Qui peut dire sur une scène, sur une piste où commence et où finit le geste de l'un et de l'autre ? Ces chênes accotés dans la même forêt, bruissant du même murmure formidable mais dont l'un est tout en racines et l'autre tout en feuillage, voilà résumée une histoire de quinze ans. Et il y a le «qu'on abat». Anathème jeté sur les hommes à la cognée, dont le plus notoire (pour de Gaulle sinon pour Malraux) est à l'Elysée, et qu'il ne revoit plus...

P. Canette — *Malraux se croyait-il vraiment le confident, l'ami de Charles de Gaulle ?*

J. Lacouture — Lorsque parurent *Les Mémoires d'espoir*, en 1970, Malraux fut bouleversé. «A ma droite, écrivait de Gaulle, j'ai et j'aurai toujours André Malraux. La présence à mes côtés de cet ami génial, fervent des hautes destinées, me donne l'impression que, par-là, je suis couvert du terre à terre. L'idée que se fait de moi cet incroyable témoin contribue à m'affermir. Je sais que dans le débat, quand le sujet est grave, son fulgurant jugement m'aidera à dissiper les ombres.» Le général avait, certes, manifesté sa confiance, son estime, son amitié à Malraux, mais celui-ci restait persuadé qu'il n'était à ses côtés que comme une sorte de témoin de la classe intellectuelle, de

monument historique, de garant aussi d'un certain populisme, et que de Gaulle le tenait pour un amateur auquel auraient échappé deux ou trois chefs-d'œuvre, admirant mieux en tant qu'écrivain Montherlant et Mauriac.

Les Chênes qu'on abat est une sorte de contrat devant et pour l'histoire – un manifeste du Témoin. C'est à moi, proclame Malraux, qu'il aura confié l'essentiel, son vrai testament intellectuel. S'il eût jamais un double, c'est moi. Nous avons réussi ce que nul n'avait tenté avant : le dialogue du pouvoir et du poète... *Les Chênes qu'on abat* décrit la nature d'un lien et un certain angle de vue qu'ont en commun deux hommes entrés dans leur crépuscule, fascinés par l'Histoire, hantés par les limites de l'action et obsédés par la mort, deux hommes qui sont passés du «que faire ?»

Les Chênes qu'on abat, vous voyez n'ont rien d'un compte rendu sténographique entre un ancien chef de l'Etat et son ancien ministre. Relisez ce livre, il est un peu trop écrit, un peu trop «dialogue des morts», mais ce dialogue entre les deux «rêveurs de jour» qui ont fait route ensemble est vertigineux, poignant, plein de verve, de sarcasmes aussi. Ce livre est peut-être le meilleur témoignage sur le gaullisme dont puissent disposer les générations futures.